

NOTE D'INTENTION

J'ai grandi dans ce qu'on appelle la folie, celle de mon père. Elle a été très longtemps ma normalité. Je connais bien Gina. J'ai longtemps regardé le monde avec ses yeux : un univers de tendresse et de violence.

C'est: regarder le trouble psychique à travers les yeux d'une adolescente, en m'inspirant de mes souvenirs tout en les réinventant. Ce paradoxe de noirceur et d'humour, que j'ai connu, m'a guidée dans l'écriture.

« Les Châtelains » s'attache à explorer le rapport d'une jeune fille avec son père idéalisé comme un héros rebelle et fantasque. Il est d'autant plus fascinant pour une adolescente en révolte contre l'ordre établi. Comment ne pas aimer ce père hors norme, que les autres considèrent, pourtant, comme « fou » ? Je veux parler de cet amour-là, un amour « résistance », avec chevillée au cœur, la peur de se perdre en rejetant un père qui est une part de soi.

«Les Châtelains raconte la fin d'un monde magique, en perpétuel déséquilibre, singulièrement plus rassurant que le monde dit «normal». Pour Gina, la folie n'est pas un état étranger à son quotidien. Eponge des délires de son père, elle choisira finalement de sortir du déni et de cesser de condamner sa mère.

Si les points d'ancrage de cette fiction sont très réels, je me suis aussi attachée à prendre des libertés narratives pour construire un récit romanesque.

Il ne s'agit pas pour moi de faire un film documentaire sur la santé mentale mais plutôt un film documenté. Je souhaite que la représentation de l'hôpital psychiatrique soit à l'image de son ambivalence : lieu où l'on soigne et enferme, lieu qui soulage les proches qui n'en peuvent plus. Pour autant, je n'ai pas voulu non plus supprimer tous les aspects qui peuvent paraître choquants ou durs, car ils sont bien réels. Parce qu'aussi, l'hôpital est vu au travers des yeux de Gina.

Ma proposition est de m'attacher au point de vue intime et singulier d'une jeune fille confrontée au réel la folie de son père. Je ne souhaite pas dresser le portrait angélique du "bon fou" ou éluder la dangerosité.

Je me suis rapprochée, dès le début de l'écriture, d'une psychiatre et d'une psychologue qui ont mené ces dernières années les premières recherches sur cette problématique. Leurs remarques et réflexions m'ont apporté une approche plus universelle et nuancée que mes propres souvenirs.

Durant un an, j'ai partagé la vie quotidienne de deux centres de jour dans les plus grands hôpitaux psychiatriques de la Région

Parisienne, à Ville-Evrard (unité ouverte) et à Paul- Guiraud (unité fermée) dans le cadre d'une résidence d'artiste. J'y ai aussi trouvé un contre-point, une confrontation concrète à mon ressenti personnel. Cette investigation a nourri «Les châtelains », tout comme elle m'a permis de conforter mon envie de confier le plus possible l'interprétation des personnages présents dans l'hôpital à des soignés.

Je veux faire corps avec Gina : être dans son regard qui découvre le monde, montrer sa transformation. Comme son père, elle ne veut pas se faire écraser. Son besoin de révolte rejoint celui de sa famille : ne pas se résigner à une place sociale assignée et, dans cette désobéissance viscérale, trouver une forme de résilience.

Gina est prête, comme bien des enfants, à réparer les excès de son père. Elle est à un moment charnière, celui où elle va devoir s'affranchir et faire l'expérience du passage. Car pour grandir, il faut aussi apprendre à être seul, à regarder le monde par soi-même, même douloureusement.

Le mélange des tons où on peut passer d'un éclat de rire à quelque chose qui brusquement serre la gorge, épouse la personnalité de Jimmy. Avec lui, la vie est surprenante, avec ses accélérations et ses moments plus calmes, allant avec la même intensité dramatique du comique au tragique ; comme s'il mettait en scène sa propre existence. Désespoir et légèreté s'entremêlent et se nourrissent l'un l'autre dans une dynamique de survie, à l'instar de Gina. J'ai envie d'explorer ce territoire. Je pense à *Home* de Ursula Meier et à ses moments teintés de sauvagerie entre tragique et burlesque.

Gina, Jimmy, Carole et Nico ne sont pas des symboles : ce sont des individualités complexes et singulières dont l'origine sociale n'est qu'une caractéristique parmi d'autres.

J'épouserai les gestes, les corps, les regards des acteurs pour transmettre au spectateur la sensation physique de ce que traversent les personnages. Je souhaite saisir, sans le brider, le mouvement de la vie. Un travail de préparation avec les jeunes comédiens principaux en amont du tournage leur permettra d'habiter leurs personnages, de s'approprier leurs mots, d'occuper les espaces avec leurs corps.

Pour Jimmy et Carole, je veux des parents juvéniles, fougueux qui ont vu naître leur premier enfant, Gina, à la fin de leur propre adolescence. Ils ont fondé une famille fusionnelle, soudée, rassurante par rapport au monde extérieur.

Je veux que, comme Gina, on s'attache à Jimmy malgré ses fêlures et sa folie. Qu'il soit solaire, à la fois physique et tendre. Ensemble, nous nous attacherons à chercher des décalages dans la

fluidité de la parole et des mouvements, jouer du rythme et des accélérations.

Carole fait tenir la famille, comme le capitaine d'un bateau sur un océan malade. C'est elle, le baromètre de ce que vit la famille et qui cristallise l'opposition de Gina.

Visuellement, j'aimerais explorer un réalisme « à la frontière » pour façonner un monde, mélange d'une réalité précise et d'une construction poétique. Mes sources d'inspiration puisent dans les photographies de Tom Hunter, inspirées de tableaux de maîtres anciens et la série de portraits "Young Carers" de la photographe sud-africaine Michelle Sank dans son âpreté à saisir l'adolescence (cf inspirations visuelles ci-jointes).

Le film sera traversé par la lumière, la nuit et la forêt. C'est vers la lumière que les corps se tendent. C'est dans la nuit qu'ils se perdent. Il est très important d'inscrire pour moi le film dans une lumière estivale en contraste du basculement de Jimmy. L'histoire s'inscrit dans cette zone péri-urbaine, où campagne et ville sont mêlées de manière indécise. La forêt, proche, se fait caisse de résonances, tantôt intimidante, tantôt protectrice. C'est à la fois la mère nourricière des délires de Jimmy, et le dernier rempart contre son basculement. La famille, en particulier Jimmy, y sont comme attirés et en ressortent, à chaque fois, avec une grande force. Nos premiers repérages nous ont conduits dans des lieux (villas, hôpital, supermarché) où la nature si proche fait écho à l'intimité des personnages.